

---

# La « marronnisation » de la *Bible* chez les auteurs guyanais

Marie-Simone Raad<sup>1</sup>  
Western University (Canada)

Le 18 septembre 2010, Rodolphe Alexandre, écrivain et homme politique de Guyane, déclare lors d'une exposition qui s'intitule *La Bible, Patrimoine de l'Humanité* :

Dictée de Dieu pourrait-on dire. Témoignage sacré. Texte fondateur non seulement d'une religion mais encore d'une civilisation dont les valeurs essentielles en sont issues. C'est en ce sens que la bible nous interpelle comme patrimoine de l'humanité. C'est-à-dire comme héritage, comme source d'un dialogue avec le divin, comme manifestation de la condition humaine. [...] Tout un patrimoine quasiment sorti des pages de la *Bible* et inspiré par la *Bible* !<sup>2</sup>

À travers ses propos, et plus particulièrement avec son idée du « dialogue avec le divin », Rodolphe Alexandre rejoint parfaitement le début de l'Évangile selon Saint Jean, à savoir : « Au commencement le Verbe était, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu »<sup>3</sup>. Le souffle divin permet à l'homme de l'entendre et de l'écouter. La voix de

---

<sup>1</sup> Marie-Simone Raad est originaire de la Guyane française. Elle a obtenu un Master en Littérature Française du XX<sup>ème</sup> siècle ainsi qu'une Licence en Lettres Modernes et un Diplôme Universitaire du Patrimoine Européen à l'Université de Nice Sophia-Antipolis. En 2010, elle a publié une monographie aux Éditions Universitaires Européenne, *De Pigments à Black-Label, Léon G. Damas, un poète à la voix méconnue*. Actuellement, elle prépare un Doctorat au Département d'études françaises à l'Université Western à London (Ontario, Canada) sur la question identitaire caraïbe. Son domaine de recherche porte sur les récits courts de la Caraïbe francophone et plus particulièrement sur les contes et légendes créoles.

<sup>2</sup> <http://www.cr-guyane.fr/actualites/exposition-la-bible-patrimoine-de-lhumanite>

<sup>3</sup> *La Sainte Bible, Évangile selon Saint Jean*, traduite en français sous la direction de l'École Biblique de Jérusalem, Paris : Les Éditions du CERF, 29 Boulevard Latour-Maubourg, 1961, p. 1397.

Dieu se manifeste par le biais du vent guidant l'homme sur les divers chemins de sa vie.

Saint Jean démontre également la manière dont la parole divine organise le monde, la pensée humaine et crée. Le message part d'un enchaînement, puis d'un développement pour aboutir à une interprétation de plus en plus large. Le monde est donc un peu défini comme un lieu de ténèbres où la vie et la lumière ne viennent que de Dieu. Saint Jean explique les origines de notre univers. En ce sens, le christianisme nous fait part de la création de notre monde et de la naissance historique de nos origines. La parole de Dieu guide, aussi, l'homme pendant sa vie terrestre en lui disant comment agir.

En Guyane Française, nous pouvons remarquer une forte présence de la religion catholique dans la vie de ses habitants à travers leur emploi systématique des expressions créoles suivantes : « *Bon Dié gran* » (Dieu est grand), l'inévitable « Si Dieu veut »<sup>4</sup>, « *mo ka lésé ou qué Bon Dié* » (je m'en remets à Dieu), « *Bon Dié pas di ça* », l'exclamation « *Bon Dié Seigneur* » (grand Dieu !), « *mo pa casé bras la Vierge* » (je n'ai rien fait de grave) »<sup>5</sup>. Ces expressions en créole guyanais accentuent la christianisation de ce Département d'Outre-mer dont la religion principale est sans conteste le catholicisme. En ce sens, pour Elsa Brune *et al.* :

[...] la connotation religieuse reste en Guyane, encore forte [...]. Certains comportements sont davantage des réflexes que des comportements de pur conviction, tel le signe de croix en passant devant une église est un comportement convenu.<sup>6</sup>

Ces différentes expressions nous montrent une forte aliénation de la part du colonisateur sur le colonisé. Les guyanais s'imprègnent de cette culture dominante en oubliant, par conséquent, leur propre identité.

Ainsi, certains auteurs, comme Michel Lohier ou encore Léon Gontran Damas, pour ne citer que ceux-là, proposent une réécriture de la *Bible* en la marronnisant. En effet, ces derniers illustrent à travers leurs textes la double identité du créole d'Amérique partagé entre la culture européenne et africaine. C'est donc vers une « marronnisation » de leur écriture que les auteurs guyanais se tournent dans l'unique but d'enlever au colonisé les pensées et les valeurs du colonisateur qui l'assimilent.

<sup>4</sup> Expression qui peut se traduire en créole par : « *Si Bon Dié lé* ».

<sup>5</sup> Brune Elsa, Jan Conchita, Brune Paulin, *Histoire de l'Église Catholique en Guyane (1664-2006)*, Tours : Mame Imprimeurs, Février 2006, p. 577.

<sup>6</sup> *Ibid*, p. 577.

Leur objectif est de permettre au dominé de retrouver une identité culturelle afin qu'il ne soit plus un pantin.

Le terme « marronnisation » est un substantif formé à l'aide de la dérivation par suffixation. C'est à partir du verbe « marronner » que ce vocable est proposé ici. Ce verbe intransitif décrit l'action de l'homme noir qui fuyait les plantations de canne-à-sucre pour retrouver la liberté. Ce dernier allait se cacher dans la forêt pour reconstruire son Afrique natale en Amérique. Le suffixe « -isation » y est rajouté pour apporter à ce terme la notion de « transformation » ou celle consistant à faire une *action*. Par le biais de cette *action*, l'homme noir retrouve donc son mode de vie, à savoir celui qu'il avait avant le déracinement, ainsi que sa langue, sa culture et ses croyances.

J'utiliserai ce vocable en corrélation avec le paradigme de la résistance. En effet, la notion de « marronnisation » devient un symbole de liberté qui permet de décrire le mélange de la culture africaine et de la culture guyanaise par le colonisé lui-même. Ce terme permet d'expliquer la transformation que le colonisé opère sur les valeurs du colonisateur, par exemple avec la *Bible* qu'il transforme en y intégrant des réalités d'Afrique et de la Guyane. Ainsi, des auteurs comme Michel Lohier et Léon Gontran Damas vont ajouter au récit biblique une explication historique sur l'esclavage. Leur parodie du texte sacré devient, alors, un combat contre l'acculturation coloniale.

Il s'agira donc de montrer de quelle manière ces auteurs guyanais se servent des récits bibliques pour rendre compte de l'Histoire de l'esclavage, autrement dit, comment mettent-ils en lumière leurs reconstructions identitaires par la reconfiguration discursive de la *Bible* ? Dans un premier temps, nous analyserons la « marronnisation » de la *Bible* chez Michel Lohier, puis la « marronnisation » damassienne, et enfin, nous examinerons la littérature orale contre l'écriture divine dans le contexte culturel de la Guyane Française.

## 1. MICHEL LOHIER ET LA « MARRONNISATION » DE LA BIBLE

Les premiers bateaux colonisateurs sont arrivés en Guyane Française en 1604 :

Lorsque les Colons débarquèrent en Amérique, ils furent étonnés de se retrouver nez à nez avec des Indiens : qui sont ces hommes ? Sont-ils purs ? Ont-ils une âme ? Telles sont les questions qui devaient se bousculer dans leurs esprits. En outre, la religion catholique dominait à

l'époque. En conséquence, pour les Colons, les Indiens étaient sûrement maléfiques vu que la *Bible* n'en parlait pas.<sup>7</sup>

Contrairement à la religion des colons européens, les Amérindiens étaient animistes tout comme les Africains.

L'animisme consiste à penser que la nature est vivante et que chaque chose est régentée soit par un esprit soit par une âme errante. En ce sens, les Amérindiens vénéraient tout ce qui les entourait tels que les plantes, les arbres et surtout les animaux. Le respect de la nature prend alors une dimension chamanique et devient très importante puisqu'elle leur permettait d'être en contact avec le monde des morts et celui des esprits. Ainsi, chaque chose, chaque être vivant devenaient aussi essentiels et, nous dit Michel Lohier, « ils<sup>8</sup> ne tuaient jamais les serpents »<sup>9</sup>.

Pour la mythologie amérindienne, le serpent symbolise la transformation et un immense courage. Il représente à la fois la mort et la résurrection. Cet animal tient donc une place importante dans le monde chamanique. En effet, le serpent guide, par le biais du chaman, les Amérindiens vers les connaissances du monde immortel et psychique. Il possède, par conséquent, le savoir des anciens, celui d'avant l'histoire, et c'est par le biais de la connaissance qu'il transmet le récit des origines. Le serpent, pour le monde amérindien, n'est donc pas un animal démoniaque, à la différence de la tradition judéo-chrétienne. En effet, l'évocation du serpent renvoie au récit biblique qui relate l'histoire des origines et celle des premiers hommes frappés par la malédiction divine car ils avaient succombé à la tentation du démon symbolisé par la forme du serpent. C'est aussi ce que Michel Lohier raconte dans son recueil de conte, *Légendes et contes folkloriques de Guyane*, mais à travers sa réécriture du récit biblique d'Adam et Ève qu'il a intitulé *Adam et Èva*<sup>10</sup>.

Ce conte est, en réalité, une parodie du texte d'origine et plus précisément une « marronnisation » de ce récit biblique. Ce récit

<sup>7</sup> Raad Marie-Simone, *De Pigments à Black-Label*, Léon G. Damas, un poète à la voix méconnue, Berlin, Allemagne, Éditions Universitaires Européennes, 2010, p. 10.

<sup>8</sup> Ici, le pronom personnel « ils » désigne les Autochtones dans l'œuvre de Michel Lohier que je cite dans la note 9.

<sup>9</sup> Édition de Référence : Lohier Michel, *Légendes et Contes folkloriques de Guyane*, Paris, Éditions Caribéennes, 1980, p. 137. La première édition date de 1960 ; la réédition de ce recueil fut organisée par le Service Culturel Départemental de la Guyane dans le cadre de l'Année du Patrimoine guyanais en 1980.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 137 à 140.

contient ainsi des divergences et des convergences avec les figures principales du mythe de la Chute. Par le biais d'un guide prestigieux des explorations françaises du XIX<sup>ème</sup> siècle, du nom d'Apatou, Michel Lohier explique notamment l'origine de la perte, non des hommes en général comme cela est mentionné dans le récit biblique, mais des hommes noirs. Apatou s'adresse au docteur Jules Créveaux. Il s'agit d'un célèbre médecin de la marine française qui faisait partie des missionnaires chargés d'évangéliser les différents peuples guyanais. Apatou aidait ce dernier dans sa traversée de la Guyane tout en lui racontant les légendes du peuple Boni dont il est originaire. *Adam et Èva* est, d'ailleurs, une légende Boni pour Bernard Montabo : « [Elle] se propage par tradition [...] [et] n'est peut-être qu'une réminiscence d'un enseignement chrétien défiguré par l'imagination des conteurs (dixit Créveaux). »<sup>11</sup>

Ainsi, comme dans le récit de la Genèse, la terre donnée est généreuse et elle est remplie de nourritures abondantes permettant de ne pas avoir faim : « [...] il y avait beaucoup de manioc, de poisson et de gibier »<sup>12</sup>. Le serpent est bien-sûr présent dans ce récit, et c'est également une créature rusée qui va perdre l'homme et la femme en les incitant à manger le fruit défendu.

Nous retrouvons de même des oppositions entre l'histoire biblique et le texte de Michel Lohier, lesquelles se reflètent aussi dans cette légende des Noirs Marrons. Tout d'abord avec l'appellation de « l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal » qui prend le nom d'« Amanda »<sup>13</sup> ; le jardin d'Éden se transforme en « un petit village »<sup>14</sup>, Ève devient « Éva »<sup>15</sup>, et le serpent possède des pattes, car il est dit : « il appela Serpent, lui coupa les quatre pattes. [...] tu marcheras sur ton ventre »<sup>16</sup>.

Par ailleurs, le prénom du narrateur Apatou accentue la « marronnisation » de la *Bible* et n'est donc pas anodin ici. En effet, en plus d'être le célèbre guide du Docteur Créveaux, Apatou désigne également un village Boni situé au bord du Maroni, le plus grand fleuve

<sup>11</sup> Montabo Bernard, *La Guyane « Un nom, une histoire », Tome III, Une société coloniale*, Cayenne : Éditions Orphie, 2013, p. 80.

<sup>12</sup> *Légendes et Contes folkloriques de Guyane, op. cit.*, p. 137.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 139-140.

de la Guyane. En ce sens, les Bonis, connus aussi sous le nom des Alukus, désignent une population issue du marronnage. C'est-à-dire qu'il s'agit des descendants des esclaves qui fuyaient l'autorité de leurs maîtres pour s'établir dans la forêt. Les Noirs Marrons pouvaient retrouver non seulement leur liberté perdue mais également renouer avec les vertus inculquées par leurs ancêtres. La chaleur de la forêt leur permettait ainsi de renouveler leurs liens avec la nature et de faire renaître l'Afrique en Amérique. Ils pouvaient donc intégrer leurs anciennes civilisations à leur nouvelle culture.

Le conte de Michel Lohier va ainsi s'intensifier dans sa « marronnisation » du récit biblique avec « Gadou, le Bon Dieu des Bonis »<sup>17</sup>. Il s'agit du dieu suprême des Noirs Marrons, connu aussi sous le nom de Papa Gadu. À la différence de la Genèse, le nom du dieu est prononcé ici tandis que dans la *Bible*, le Dieu unique de la religion judéo-chrétienne est désigné dans le texte hébreu par les quatre consonnes « YHWH » : « tétragramme (...) imprononçable dans la tradition juive par respect de la sainteté de Dieu »<sup>18</sup>. On l'appelle aussi « source de vie » qui crée le monde et l'homme par le biais de son souffle.

L'histoire recueillie par Michel Lohier et le récit biblique ont, de la sorte, en commun la chute de l'homme qui succombe à la tentation, se destinant ainsi à une vie de dur labeur. Léon-Gontran Damas, contrairement à son confrère, utilise plutôt la *Bible* afin d'illustrer le destin esclavagiste des hommes noirs. Il décide, lui, de parodier certains passages de la *Bible* dans le but de montrer comment le colonisateur s'est servi de ce texte pour dominer le peuple africain, mais aussi les peuples autochtones.

## 2. LA « MARRONNISATION » DAMASSIENNE

Léon Gontran Damas est ainsi dans le principe de la recontextualisation puisqu'il ironise et parodie la *Bible*. Dans un de ses poèmes, extrait de son recueil *Névrologies*, il évoque par exemple le nom de ceux qui sont à l'origine de la misère des hommes noirs :

Ils ont invoqué NOE  
 et NOE en appela à SEM  
 et SEM en appela à JAPHET

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>18</sup> Pelletier Anne-Marie, *Lectures bibliques*, Paris : Cerf, 1973, rééd. Nathan, 1996, p. 40.

et JAPHET s'en remit à NOÉ<sup>19</sup>

Ici, Damas évoque les Fils de Cham qui avaient été maudits par Noé. Cette malédiction est, d'ailleurs, évoquée dans la *Bible*. En effet, certains exégètes voient dans ce texte sacré non seulement l'origine des races mais aussi la dévalorisation et la réduction en esclavage du peuple noir :

18. Les fils de Noé qui sortirent de l'arche étaient Sem, Cham et Japhet ; Cham est le père de Canaan.

19. Ces trois-là étaient les fils de Noé et à partir d'eux se fit le peuplement de toute la terre.

20. Noé, le cultivateur, commença de planter la vigne.

21. Ayant bu du vin, il fut enivré et se dénuda à l'intérieur de sa tente.

22. Cham, père de Canaan, vit la nudité de son père et avertit ses deux frères au dehors.

23. Mais Sem et Japhet prirent le manteau, le mirent tous deux sur leurs épaules et, marchant à reculons, couvrirent la nudité de leur père ; leurs visages étaient tournés en arrière et ils ne virent pas la nudité de leur père.

24. Lorsque Noé se réveilla de son ivresse, il apprit ce que lui avait fait son fils le plus jeune.

25. Et il dit : « Maudit soit Canaan ! Qu'il soit pour ses frères le dernier des esclaves ! »

26. Il dit aussi : « Béni soit Yahvé, le Dieu de Sem et que Canaan soit son esclave ! »

27. « Que Dieu mette Japhet au large, qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Canaan soit son esclave ! »<sup>20</sup>.

Ce texte biblique se situe juste après le récit évoquant le Déluge. Cette malédiction des fils de Cham explique donc les origines de l'esclavage. Ainsi Cham est-il le deuxième fils de Noé, nous rappelle le *Dictionnaire culturel de la Bible* :

Cham vit la nudité de son père et s'en gaussa auprès de ses frères, Sem et Japhet. Ceux-ci recouvrirent leur père d'un manteau. A son réveil, Noé apprit ce qui s'était passé ; il maudit Cham et sa descendance : « Maudit soit Canaan ! Qu'il soit pour ses frères le dernier des esclaves ! » (Gn 9, 25). Au XIX<sup>ème</sup> siècle, certains firent de Cham l'origine de la race noire et justifèrent ainsi leur racisme par des arguments prétendus bibliques.<sup>21</sup>

---

<sup>19</sup>Edition de référence : Léon Gontran Damas, *Pigments* (1937), *Névralgies* (1966), édition Présence Africaine, Paris, 2005, « Contre notre Amour qui ne voulait rien d'autre », in *Névralgies*, p. 108.

<sup>20</sup> *La Sainte Bible*, Genèse 10, *op. cit.*, p. 17.

<sup>21</sup> Fouilloux Danielle, Langlois Anne, Le Moigné Alice, Spiess Françoise, Thibault Madeleine, Trébuchon Renée, *Dictionnaire culturel de la Bible*, France : Éditions du Cerf, Nathan, Septembre 1994, p. 53.

La strophe de Damas fait partie d'un poème mettant en avant l'amour interdit entre un homme noir et une femme blanche. Le poète insiste sur cet amour impossible surpris par les Colons, mentionnés ici par le pronom personnel « ils ». Ces derniers font appel à celui qui a lancé la malédiction sur la race noire afin de rappeler à l'homme noir sa position d'esclave. Ils veulent également lui montrer qu'il ne peut s'unir avec une femme blanche. Le poète explique dans ce poème son désir « de vivre une vie »<sup>22</sup> d'amour avec cette femme sans que cette vie ne soit « ni honteuse ni lépreuse ni truquée ni tronquée ni traquée »<sup>23</sup>. Cette série d'adjectifs renforcée par la répétition de la conjonction de coordination « ni » souligne le rêve du poète de vivre une vie libre sans jugements.

Par ailleurs, ce poème illustre également *Le Code noir* de Jean-Baptiste Colbert, où il était mentionné l'interdiction à un homme noir d'avoir des rapports sexuels avec une femme blanche. Le poète fait donc appel à l'histoire pour pouvoir raconter cette douloureuse expérience jamais cicatrisée. En ce sens, précise Jean-Louis Joubert :

Si la poésie a été inventée comme technique pour conserver et transmettre, elle a pu apparaître, à l'origine, comme la mémoire des hommes. Conservatoire du passé, elle se fait, dans ses formes primitives, généalogie, chronique, épopée [...]. Mais l'épopée ne se contente pas de préserver le souvenir d'un passé mort et embaumé, elle exerce une fonction socio-politique qui a souvent échappé aux commentateurs : elle situe le présent par rapport au passé et réorganise le passé en fonction du présent ; elle intervient donc activement dans les processus d'affirmation du pouvoir.<sup>24</sup>

L'Histoire et la poésie sont donc liées. L'une ne peut exister sans l'autre, pourrait-on dire.

Ainsi, en remaniant la *Bible*, Damas rejette la religion chrétienne car pour lui « [c'est] une vaste hypocrisie et un puissant moyen de conforter l'ordre colonial »<sup>25</sup>. En ce sens, le poète guyanais fustige la religion catholique par le biais de l'ironie et de la parodie à travers son recueil de 1956, *Black-Label*. Damas y détourne notamment un célèbre épisode biblique par le biais des vers suivants :

<sup>22</sup> « Contre notre Amour qui ne voulait rien d'autre », in *Névrologies*, *op.cit.*, p. 108.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>24</sup> Joubert Jean-Louis, *La Poésie*, Paris : Armand Colin Éditeur, 1988, p. 15.

<sup>25</sup> Drumeaux, Georges, inspecteur pédagogique régional de lettres, « *Le chemin de Damas* » dans le poème *Black Label*, *Causerie sur Léon Gontran Damas*, Rotary Club de Cayenne, Jeudi 13 Novembre 2008, p. 8.

AVEC  
 avec l'amour  
 qui s'en viendrait  
 par l'âpre et rude et dur chemin  
 qui mène  
 non pas  
 au CHRIST  
 mais à DAMAS<sup>26</sup>

En ayant recours à l'antanaclase, le poète parvient à faire un jeu de mot entre son patronyme et la capitale de la Syrie. Par le biais de la raillerie, Damas dévie ainsi la conversion de Saint Paul à son avantage. Rappelons que Saint Paul – ancien persécuteur des premiers chrétiens – a trouvé la foi sur le « chemin » de Damas en Syrie. Pendant qu'il marchait, il a entendu le Christ l'appeler et lui dire : « Saoul, Saoul, pourquoi me persécutes-tu ? »<sup>27</sup>. Après cette parole divine, nous rappelle le Nouveau Testament, Saint Paul est devenu un fidèle serviteur du Christ et a propagé son message partout. De persécuteur des chrétiens, il est passé au stade d'apôtre.

Ici, Léon Gontran Damas fait vaciller le socle de la religion en affirmant son refus de la transcendance et du sacré. Il rejette ainsi cette instruction collective en se révoltant contre la religion du dominateur et en lui reprochant son éternelle errance. En effet, contrairement à Saint Paul, Damas se cherche. Il ignore le « chemin » qu'il doit suivre. C'est pourquoi il erre comme une âme en peine. Il espère une conversion comme Saint Paul, voire un retournement de situation mais à la fin de son recueil, *Black-Label*, il est toujours au même stade. Son seul salut possible : l'écriture poétique.

En ce sens, il livre une bataille contre la religion chrétienne afin de retrouver sa véritable dévotion et son intégrité ontologique. Cette recontextualisation biblique a été l'un des fils d'Ariane de l'écriture damassienne. En effet, l'auteur guyanais s'en est servi pour dénigrer les valeurs apportées par le colonialisme.

C'est ainsi que dans « Les Trois Frères »<sup>28</sup>, un récit extrait de son recueil de conte *Veillées Noires*, Damas dénonce les méfaits du colonialisme. Le conte raconte les origines des nations noires, amérindiennes et européennes. Damas commence son récit en parodiant

<sup>26</sup> Damas Gontran Léon, *Black-Label*, Paris : Gallimard, 1956, p. 12.

<sup>27</sup> *La Sainte Bible*, op. cit., p. 1449.

<sup>28</sup> Édition de référence : Damas Gontran Léon, *Veillées noires, contes nègres de Guyane*, Paris : Stock, 1943 (Réédité à Montréal : Leméac, 1972), « *Les Trois Frères* », p. 135-139.

le début de l'Évangile de Saint Jean avec la phrase suivante : « Au Commencement, il n'y avait que des Nègres »<sup>29</sup>. Ici, Dieu a donné le choix à trois frères noirs de devenir blancs à l'aide d'une source qui se desséchait au fur et à mesure. C'est ainsi que l'aîné est devenu blanc, le second rouge et le dernier est resté noir. Dieu leur a ensuite donné le choix entre « la liberté, la richesse et l'intelligence »<sup>30</sup>. L'homme noir a choisi la richesse, l'indien la liberté et le blanc l'intelligence.

C'est donc à travers la parodie d'un passage biblique expliquant la naissance du monde que Léon Gontran Damas dénonce les véritables origines du colonialisme. À la base, ce concept fut présenté d'une manière idéologique afin de pouvoir permettre à ces hommes issus des quatre coins d'Europe de partir à la conquête du Nouveau Monde, dans le seul but d'acquérir plus d'espaces et de richesses. En ce sens, « Les Trois Frères » nous montrent, commente Daniel Racine, « ironiquement que l'intelligence attribuée aux Blancs leur a permis de s'approprier leurs richesses et leur liberté au détriment des autres races qui existent dans le monde »<sup>31</sup>.

Grâce à son écriture, Léon Gontran Damas redevient de nouveau un nègre à part entière. Il retrouve son intégrité ontologique en effaçant tout ce qui a un rapport avec le colonisateur. Son fameux « chemin »<sup>32</sup> est en fait les vers de ses poèmes. Par conséquent, les mots qu'il sème tout au long de ses recueils sont comme des cailloux qu'il jette afin de retrouver son « chemin »<sup>33</sup>. Il fait cela pour ne pas se perdre dans les limbes sombres de l'Occident. De cette façon, il guide les siens vers la liberté identitaire en leur montrant le « chemin »<sup>34</sup> à suivre :

[...] les écrivains dont la plume est la meilleure arme pour les aider à survivre sont peut-être, parmi tous les exilés, ceux qui savent le mieux réagir en trouvant dans leur art un exutoire à leur relégation. Puisant leur force dans leur malheur, ils parviennent à faire de leur exil le lieu privilégié de leur inspiration.<sup>35</sup>

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>31</sup> Racine Daniel. *Léon Gontran Damas, l'homme et l'oeuvre*. Préface de L.S. Senghor, Paris : Présence Africaine, 1983 p. 145.

<sup>32</sup> *Black-Label, op. cit.*, p. 12.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>35</sup> Ligue des Droits de l'Homme France Terre d'Asile, *Cent poèmes sur l'Exil*, choisis par Fadila Amrani, Gilles Manceron, Bernard Wallon, préface de Sadako Ogata, Haut-commissaire des Nations-Unies pour les réfugiés, collection « espaces », le Cherche Midi Editeur, Paris, Mars 1993, p. 10.

Le poète, grâce à son écriture, se métamorphose en récitant et en Nègre. C'est au cœur de ses œuvres que cette transformation est possible. Ainsi, il redevient lui-même sans avoir à singer les manières européennes. Par ailleurs, qu'il s'agisse de Damas ou même de Lohier, ces deux auteurs guyanais se servent du paradigme de la « marronnisation » comme moyen de résistance contre la culture religieuse dominante, le catholicisme.

### 3. LA LITTÉRATURE ORALE CONTRE L'ÉCRITURE DIVINE

Michel Lohier et Leon Gontran Damas veulent rappeler au colonisé ses véritables origines et valeurs. Leurs écritures permettent de se rebeller contre le colonisateur tout en rendant compte de l'histoire de l'esclavage et de la double identité du créole d'Amérique. C'est à partir du XVII<sup>ème</sup> siècle que les hommes noirs ont été arrachés à leur terre-mère et qu'ils ont été réduits à l'esclavage sur le continent américain, dans l'exemple également de la Guyane :

Parmi ces déracinés, certains se révoltent contre leurs maîtres et se réfugient au plus profond de la forêt, sur les rives du fleuve Maroni et de ses affluents, où ils se façonnent une nouvelle origine de transmission orale, héritée de leurs cultures africaines. Ce sont les « Noirs marrons ». <sup>36</sup>

Cet héritage africain se retrouve dans les contes créoles afin de refléter la société colonialiste de l'époque et de témoigner du mode de vie de ces nouveaux arrivants. Comme nous l'avons vu, Lohier et Damas puisent leurs ressources dans l'identité culturelle guyanaise qu'ils mélangent à la littérature et à l'histoire venant de l'Afrique. Ces conteurs modifient à la fois l'histoire imposée par le colonisateur et leur propre histoire. Ils réécrivent ainsi les origines des premiers hommes noirs en Amérique.

Cette modification est, comme nous l'avons mentionné également, visible par le biais de la parodie. En disqualifiant la *Bible*, le récit sacré par excellence du colonisateur, Michel Lohier et Leon Gontran Damas tournent en dérision les fondements même et les valeurs de la société coloniale. Avec cette réécriture biblique, nous nous situons, selon Gérard Genette, dans une « parodie minimale », c'est-à-dire une parodie qui « [reprend] littéralement un texte connu pour lui donner une

---

<sup>36</sup> Clément Yves-Marie, *12 Contes de Guyane*, Paris : Flammarion Jeunesse, 2011, p. 10.

signification nouvelle »<sup>37</sup>. Dans le cas qui nous intéresse, cette « signification nouvelle » sert surtout à se révolter contre l'acculturation coloniale, et à résister contre les valeurs imposées. Pour Dominique Maingueneau :

Le discours parodié n'est pas n'importe quel autre, mais un discours qui a été choisi parce que c'est précisément la subversion de ce discours-ci qui est cruciale pour la légitimation du discours parodieur.<sup>38</sup>

En choisissant la *Bible*, les auteurs guyanais savaient qu'ils allaient susciter la captation du public visé, à savoir le peuple créole guyanais, puisque la religion catholique est très présente dans la vie des habitants. La résistance de Lohier et de Damas permet de remanier l'identité culturelle exigée par la culture dominante et de lui apporter un souffle nouveau.

Ces écrivains s'inspirent du mythe fondateur de la *Bible* pour recréer leur patrimoine africain en l'adaptant à l'identité guyanaise. C'est donc un héritage pluriel qui émane des récits de Lohier et de Damas, voire une nouvelle culture susceptible d'être transmise de génération en génération à travers le genre du conte. Il s'agit, comme l'indique L. Ralph, « [d']une culture vivante, avec sa langue, ses coutumes et ses mythes »<sup>39</sup>. En se réappropriant l'écriture de la Genèse, Michel Lohier nous a expliqué par exemple les débuts du travail difficile des hommes noirs dans son récit *Adam et Ève* ; Léon Gontran Damas, lui, aura recontextualisé l'histoire biblique en reprenant certains passages qu'il parodie à la lumière du contexte esclavagiste et colonial de la Guyane. On peut indiquer, dès lors, que les auteurs guyanais travaillent à la reconstruction identitaire par le biais de la *Bible*. Grâce à la parodie, ils traduisent et interprètent en somme le cadre socio-historique guyanais. En effet, comme le dit si bien Catherine Le Pelletier, grand reporter et journaliste littéraire guyanaise, pour Damas et Lohier :

[Damas] est en tout cas, comme Lohier, un auteur folkloriste et régionaliste de Guyane. En ce sens, sa première approche ethnologique est celle d'un chercheur qui étudie son propre pays. Damas, ainsi que

<sup>37</sup> Genette Gérard, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982, p. 24.

<sup>38</sup> Maingueneau Dominique, *Manuel de linguistique pour les textes littéraires*, Paris, Armand Colin Éditeur, 2012, p. 164.

<sup>39</sup> Ludwig Ralph, *Écrire la parole de nuit : la nouvelle littérature antillaise, nouvelles, poèmes et réflexions poétiques*, Paris : Gallimard, 1994, p. 144.

d'autres, a affirmé à travers son œuvre écrite [sic], sa « conscience de soi », une identité propre, sous l'égide de la Guyane [...].<sup>40</sup>

Ainsi, malgré une forte présence de la puissance coloniale, le peuple guyanais, à travers ses écrivains, a su parfaitement remodeler son identité tout en conservant son histoire des origines. Dans ce sens, la « marronnisation » va dans le même sens que le principe de la créolisation, mais à la différence de ce dernier, elle ajoute les Nègres Marrons et les Premières Nations à l'ensemble du processus de reconfiguration identitaire dont elle rend compte et à laquelle participent les contes et les récits poétiques. Ceci n'est pas anodin puisque les descendants de ces Nègres Marrons et de ces Premières Nations vivent encore dans cet espace francophone que constitue également la Guyane.

---

<sup>40</sup> Le Pelletier Catherine, *Michel Lobier, régionaliste et folkloriste guyanais*, Matoury, Guyane : Ibis Rouge Éditions, 2008, p. 37.

---

## Ouvrages cités

- ALEXANDRE, Rodolphe. 2010. Intervention. Exposition « *La Bible. Patrimoine de l'humanité* », Guyane [18 Septembre]. URL : <http://www.cr-guyane.fr/actualites/exposition-la-bible-patrimoine-de-lhumanite>.
- LIGUE DES DROITS DE L'HOMME FRANCE TERRE D'ASILE. 1993. *Cent poèmes sur l'Exil*, choisis par Fadila Amrani, Gilles Manceron, Bernard Wallon, préface de Sadako Ogata, Haut-commissaire des Nations-Unies pour les réfugiés, collection « espaces », Paris, le Cherche Midi Editeur.
- BRUNE, Elsa, Conchita JAN, Paulin BRUNE. 2006. *Histoire de l'Église Catholique en Guyane (1664-2006)*, Tours, Mame Imprimeurs.
- CLÉMENT, Yves-Marie. 2011. *12 Contes de Guyane*, Paris, Flammarion Jeunesse.
- DAMAS, Léon Gontran. 2005. *Pigments (1937), Névralgies (1966)*, Paris, édition Présence Africaine.
- . 1956. *Black-Label*, Paris, Gallimard.
- . 1943. *Veillées noires, contes nègres de Guyane*, Paris, Stock, 1943. [Réédité à Montréal : Leméac, 1972.]
- DRUMEAUX, Georges. 2008. « *Le chemin de Damas* » dans le poème *Black Label*, Causerie sur Léon Gontran Damas au Rotary Club de Cayenne, Cayenne [jeudi 13 novembre], pp. 1-19.
- FOUILLOUX, Danielle, Anne LANGLOIS, Alice LE MOIGNÉ, Françoise SPIESS, Madeleine THIBAUT, Renée TRÉBUCHON. 1994. *Dictionnaire culturel de la Bible*, France, Éditions du Cerf / Nathan.
- GENETTE, Gérard. 1982. *Palimpsestes*, Paris, Seuil.
- JOUBERT, Jean-Louis. 1988. *La Poésie*, Paris, Armand Colin.
- La Sainte Bible*, traduite en français sous la direction de l'École Biblique de Jérusalem, Paris : Les Éditions du CERF, 1961.
- LE PELLETIER, Catherine. 2008. *Michel Lohier, régionaliste et folkloriste guyanais*, Matoury, Guyane, Éditions Ibis Rouge.
- LOHIER, Michel. 1980. *Légendes et Contes folkloriques de Guyane*, Paris, Éditions Caribéennes.

- PELLETIER, Anne-Marie. 1973. *Lectures bibliques*, Paris, Cerf.  
[Réédition Nathan, 1996.]
- LUDWIG, Ralph. 1994. *Écrire la parole de nuit : la nouvelle littérature antillaise, nouvelles, poèmes et réflexions poétiques*, Paris, Gallimard.
- MAINGUENEAU, Dominique. 2012. *Manuel de linguistique pour les textes littéraires*, Paris, Armand Colin.
- MONTABO, Bernard. 2013. *La Guyane « Un nom, une histoire », Tome III, Une société coloniale*, Cayenne, Éditions Orphie.
- RAAD, Marie-Simone. 2010. *De Pigments à Black-Label, Léon G. Damas, un poète à la voix méconnue*, Berlin, Allemagne, Éditions Universitaires Européennes.
- RACINE, Daniel. 1983. *Léon Gontran Damas, l'homme et l'œuvre*, Paris, Présence Africaine.